FEUILLETON.

ANGE PITOU.

Suite des Mémoires d'un Médecin,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

LXVII.

Pitou triomphe.

L'abbé Fortier était loin de se douter, le brave homme, et de l'orage que on préparait cette profonde diplomatie, et du crédit qu'avait Ange Pitou près des chefs du gouvernement.

Il était occupé à prouver à Sébastien que les mauvaises sociétés sont la perte de toute vertu et de toute innocence; que Paris est un gouffre; que les anges aux mêmes s'y corrompraient si, comme ceux qui s'étaient égarés sur la route de Gomorrhe, ils ne remontaient vivement au ciel; et prenant au tragique la visite de Pitou, ange déchu, il engageait Sébastien, avec toute l'éloquence dont il était capable, de rester un bon et vrai royaliste.

Par bon et vrai royaliste, hâtons-nous de le dire, l'abbé Fortier était bien loin d'entendre ce que le docteur Gilbert entendait par les mêmes mots.

Toutefois, le bon abbé, que vu cette différence à entendre les mêmes mots, sa propagande était une mauvaise action, puisqu'il essayait d'armer involontairement, sans doute, l'esprit de fils contre celui du père.

Il faut avouer, au reste, qu'il n'y trouvait pas de grandes préparations.

Chose étrange! à l'âge où les enfans sont cette molle argile dont parle le poète, à l'âge où tout cachet qui appuie sur eux leur laisse son empreinte, Sébastien était déjà un homme par la résolution et la ténacité de caractère.

Il était en lui le fils de cette aristocratique nature qui avait dédaigné jusqu'à l'horreur un plébéien?

Ou bien était-ce là réellement l'aristocratie du plébéien poussée dans Gilbert jusqu'au stoïcisme?

L'abbé Fortier n'était point capable de sonder un pareil mystère; il savait le docteur un peu exalté patriote; il essayait, avec la naïveté rétrograde des ecclésiastiques, de lui ôtrumer son fils pour le bien du roi et de Dieu.

Sébastien d'ailleurs, tout en paraissant fort attentif, n'écoutait pas ces choses; il songeait alors à ces vagues visions qui, depuis quelque temps, étaient revenues l'assaillir sous les grands arbres du parc de Villers-Cotterets, lorsque l'abbé Fortier conduisait ses élèves du côté de la Pierre Clouée, du regard Saint-Hubert, ou de Latour-Aumont, à ces visions qui lui composaient une seconde vie à côté de sa vie naturelle, une vie montrant de [illegible] XIV. [illegible] dolent de ses jours d'étude et de [illegible]

Tout à coup la porte de [illegible] s'ouvrit avec une violence, s'ouvrit d'elle-même et donna passage à plusieurs hommes.

Ces hommes étaient le maire de la [illegible] de Villers-Cotterets, l'abbé et le secrétaire de la mairie.

Derrière eux apparaissaient deux chapeaux de gendarmes et derrière ces chapeaux de gendarmes cinq ou six têtes de curieux.

L'abbé, inquiet, marche droit au maire.

—Et qu'y a-t-il donc, monsieur Longpré? demanda-t-il.

—Monsieur l'abbé, répondit gravement celui-ci, vous avez connaissance du nouveau décret du ministère de la guerre?

—Non, monsieur le maire.

—Prenez la peine de le lire alors.

L'abbé prit la dépêche et la lut.

Tout en lisant il pâlit.

—Eh bien! demanda-t-il tout ému.

—Eh bien, monsieur l'abbé, ces messieurs de la garde nationale d'Haramont sont là et attendent une livraison d'armes.

L'abbé fit un bond comme s'il allait dévorer ces messieurs de la garde nationale.

Alors, Pitou, jugeant que le moment était venu de se montrer, Pitou s'approcha, suivi de son lieutenant et de son sergent.

—Les voici, dit le maire.

L'abbé était passé du blanc au rouge.

—Ces drôles! s'écria-t-il, ces vautriens!

Le maire était bonhomme, il n'avait pas encore d'opinion politique bien arrêtée; il ménageait la chèvre et le chou; il ne se voulait brouiller ni avec Dieu, ni avec la garde nationale.

Les invectives de l'abbé Fortier excitèrent de sa part un gros rire, avec lequel il domina la situation.

—Vous remarquez comment l'abbé traite la garde nationale d'Haramont, dit-il à Pitou et à ses deux officiers.

—C'est parce que M. l'abbé Fortier nous a vus enfans et qu'il nous croit toujours des enfans, dit Pitou avec un douceur mélancolique.

—Mais ces enfans sont devenus des hommes, dit sourdement Manlaquet, en étendant vers l'abbé sa main mutilée.

—Et ces hommes sont des serpens, s'écria l'abbé irrité.

—Et des serpens qui piqueront si on les blesse, dit le sergent Claude à son tour.

Le maire dans ces menaces, pressentit toute la future révolution, l'abbé y devina le martyre.

—Que me veut-on, enfin? dit-il.

—On veut une partie des armes que vous avez ici, dit le maire, en essayant de tout concilier.

—Ces armes ne sont pas à moi, répondit l'abbé.

—Mais à qui sont-elles donc?

—Elles sont à monseigneur le duc d'Orléans.

—D'accord, monsieur l'abbé, dit Pitou; mais rien n'empêche!

—Comment, rien n'empêche? fit l'abbé.

—Oui; nous venons vous demander ces armes tout de même.

—J'en écrirai à M. le duc, fit majestueusement l'abbé.

—Monsieur l'abbé oublie, dit le maire à mi-voix, que c'est différer pour rien. Monseigneur, si on le connaît, répondra qu'il faut donner aux patriotes, non seulement les fusils de ses ennemis les Anglais, mais encore les canons de nos [illegible] Louis XIV. [illegible] Et [illegible] dit-il en [illegible]

—Oui, monsieur l'abbé, dit Pitou, c'est vrai; mais de vos ennemis politiques seulement; car quant à nous, on vous que le mauvais patriote.

—Insolent! s'écria l'abbé Fortier dans un moment d'exaltation qui lui donna une certaine éloquence, absurde et dangereuse imbécile! lequel des deux doit rester le bon patriote, de moi qui veux garder les armes pour la patrie ou de toi, qui dis oui les demande pour la discorde et la guerre civile; lequel est le bon fils, de moi qui m'en tiens à l'ivoire pour frter notre mère commune, ou de toi qui cherches du fer pour lui déchirer le sein?

Le maître se détourna pour cacher son émotion, et tout en se détournant, il fit à l'abbé un petit signe moqueur qui voulait dire:

—Très bien!

L'adjoint, nouveau Tarquin, abattit des fleurs avec sa canne.

Ahge fut désespérant.

Ce que voyant, ses deux subalternes, ils frondèrent le sourcil.

Sébastien seul, l'enfant apatrides, fut impassible.

Il s'approcha de Pitou et demanda:

—Le voici, dit le maire.

L'abbé était passé du blanc au rouge.

—Ces drôles! s'écria-t-il, ces vautriens!

Le maire était bonhomme, il n'avait pas encore d'opinion politique bien arrêtée; il ménageait la chèvre et le chou; il ne se voulait brouiller ni avec Dieu, ni avec la garde nationale.

Les invectives de l'abbé Fortier excitèrent de sa part un gros rire, avec lequel il domina la situation.

—Vous remarquez comment l'abbé traite la garde nationale d'Haramont, dit-il à Pitou et à ses deux officiers.

—C'est parce que M. l'abbé Fortier nous a vus enfans et qu'il nous croit toujours des enfans, dit Pitou avec un douceur mélancolique.

—Mais ces enfans sont devenus des hommes, dit sourdement Manlaquet, en étendant vers l'abbé sa main mutilée.

—Et ces hommes sont des serpens, s'écria l'abbé irrité.

—Et des serpens qui piqueront si on les blesse, dit le sergent Claude à son tour.

Le maire dans ces menaces, pressentit toute la future révolution, l'abbé y devina le martyre.

—Que me veut-on, enfin? dit-il.

—On veut une partie des armes que vous avez ici, dit le maire, en essayant de tout concilier.

—Ces armes ne sont pas à moi, répondit l'abbé.

—Mais à qui sont-elles donc?

—Elles sont à monseigneur le duc d'Orléans.

—D'accord, monsieur l'abbé, dit Pitou; mais rien n'empêche!

—Comment, rien n'empêche? fit l'abbé.

—Oui; nous venons vous demander ces armes tout de même.

—J'en écrirai à M. le duc, fit majestueusement l'abbé.

—Monsieur l'abbé oublie, dit le maire à mi-voix, que c'est différer pour rien. Monseigneur, si on le connaît, répondra qu'il faut donner aux patriotes, non seulement les fusils de ses ennemis les Anglais, mais encore les canons de nos [illegible] Louis XIV. [illegible] Et [illegible] dit-il en [illegible]

—Oui, monsieur l'abbé, dit Pitou, c'est vrai; mais de vos ennemis politiques seulement; car quant à nous, on vous que le mauvais patriote.

—Insolent! s'écria l'abbé Fortier dans un moment d'exaltation qui lui donna une certaine éloquence, absurde et dangereuse imbécile! lequel des deux doit rester le bon patriote, de moi qui veux garder les armes pour la patrie ou de toi qui dis oui les demande pour la discorde et la guerre civile; lequel est le bon fils, de moi qui m'en tiens à l'ivoire pour frter notre mère commune, ou de toi qui cherches du fer pour lui déchirer le sein?

Le maître se détourna pour cacher son émotion, et tout en se détournant, fit à l'abbé un petit signe moqueur qui voulait dire:

—Très bien!

L'adjoint, nouveau Tarquin, abattit des fleurs avec sa canne.

Ahge fut désespérant.

Ce que voyant, ses deux subalternes, ils frondèrent le sourcil.

Sébastien seul, l'enfant apatrides, fut impassible.

Il s'approcha de Pitou et demanda:

—Le ordre est signé? fit l'enfant.

Pitou le tira de son sein.

—Et [illegible] dit-il en [illegible]

—Oui, monsieur l'abbé, répondit Pitou, [illegible] Vous voyez que vous commettez une [illegible] Pitou. Vous [illegible] vous retirer [illegible] d'un ordre du [illegible] Pitou [illegible] Ange [illegible] Pitou [illegible] Ange [illegible] Pitou [illegible] Ange